



« La faute à Rousseau ». La critique de Quiriny



Un riche collectionneur suisse demande à deux spécialistes de l'œuvre d'Henri Rousseau, plus connu sous son surnom de « Douanier Rousseau », de venir chez lui, à Bâle, expertiser un tableau dont l'authenticité est douteuse. La première, Orié, docteur en Sorbonne, auteur d'articles mondialement applaudis sur Rousseau, vitote aujourd'hui comme gardienne dans un musée public au Japon. Le second, Tim Brown, est assistant-conservateur au MoMA de New-York. Tous deux sont enchantés de rencontrer le célèbre collectionneur, et plus encore de découvrir un possible tableau méconnu du peintre, d'autant que leur hôte leur a fait miroiter l'éventualité de leur en confier les droits d'exploitation.

Ils n'imaginent cependant pas quel étrange duel il a organisé pour eux : sept jours durant, ils s'enfermeront tour à tour dans une pièce de sa résidence pour lire un chapitre d'un mystérieux manuscrit anonyme, relatif à Rousseau. Au bout des sept jours, ils rendront leur verdict sur le tableau. Lequel s'avère être rien moins qu'une version alternative du *Rêve*, sa toile la plus célèbre, précisément conservée au MoMA ! Le compétiteur le plus persuasif dans sa démonstration sur l'authenticité ou la fausseté de l'œuvre sera déclaré vainqueur. Dans de telles conditions, on ne s'étonnera pas qu'une ambiance de rivalité hostile s'installe entre les joueurs, chacun cachant du reste un secret plutôt lourd. Pour ne rien arranger, une enquêtrice d'Interpol débarque à Bâle et se mêle de la partie...

Bouillonnement. Conservatrice et historienne, Harada Maha connaît son sujet : ni l'univers des musées et du marché de l'art, ni le Paris 1900 où vécut Rousseau ne lui sont étrangers, de sorte qu'elle attrape facilement le lecteur. Les passages sur les dernières années du peintre, en particulier, objet du manuscrit anonyme soumis aux deux héros, reconstituent joliment l'ambiance bouillonnante de la Belle époque, avec l'entrée en scène des « nouveaux enfants chéris du Paris des temps modernes » (Satie, Jarry, Apollinaire et Rousseau), le surgissement du fauvisme et du cubisme, etc. La partie « policière » du récit, quoiqu'un peu rustique – ficelles

www.lopinion.fr
Pays : France
Dynamisme : 23



Page 2/2

[Visualiser l'article](#)

épaisses, rebondissements téléphonés –, est honnête, et confère au livre une ambiance de mystère ainsi qu'un moteur pour l'intrigue.

Reste le style, point faible coutumier de ces romans de spécialistes qui possèdent à fond leur sujet mais qui ne se préoccupent pas toujours d'élégance. Harada Maha ne fait malheureusement pas exception à la règle : son texte est saturé de clichés, les dialogues sont parfois invraisemblables (le bégaiement pour exprimer la surprise, procédé ridicule qu'on croyait disparu : « H... Hein ? »), et les monologues intérieurs fort maladroits (« Manning... mais qui est-ce ? »). On pardonne malgré tout à l'auteur car son roman a du rythme, du punch, et un désir énergique de faire admirer Rousseau.

A lire avec indulgence, donc, comme une version *cheap* et plaisante des polars artistico-historiques de notre Adrien Goetz national.

La toile du paradis de Harada Maha (traduit du japonais par Claude-Michel Lesne, Editions Philippe Picquier, 316 p., 20 €)

